

Revue générale

RÉFLEXION ET CULTURE

Fondée en 1865

Fidèle à ses origines, la *Revue générale* se veut une publication d'inspiration humaniste, ancrée en Belgique mais ouverte sur le monde. Elle convie à s'exprimer des spécialistes issus du monde académique ainsi que des personnalités publiques actives dans les domaines de la politique, de l'économie, de la littérature, des sciences, des arts, de la spiritualité et de la religion, etc.

Quand il succombe à trente-neuf ans d'un mal qui reste inconnu, le météorite Blaise Pascal laisse un héritage intellectuel et spirituel considérable, couvrant des domaines aussi divers que les mathématiques, la géométrie, la physique, la philosophie et la théologie. D'un côté, on lui doit le développement d'une « machine d'arithmétique », maîtresse de nos logiciels de computation contemporains les plus élaborés, ou d'une initiative de bien public telle que les « carrosses à cinq sols », soit les premiers transports en commun urbains... De l'autre, il livre une réflexion vertigineuse sur la foi, les valeurs du bien et du vrai, la grâce, qui se mue en expérience mystique. L'homme se partage enfin entre dialogues avec ses contemporains, notamment à Port-Royal, au fil de débats pouvant déboucher sur la polémique, et retrait dans la solitude d'une chambre qui ouvre sur un infini traversé de fulgurances. Les « pascaliens » de raison et de passion réunis dans notre dossier nous montrent tout l'intérêt qu'il y a encore à éditer et à méditer aujourd'hui ce maître humble et discret. En plus de commémorer les quatre cents ans de sa naissance, ils saluent ses quatre siècles de présence parmi nous et l'universalité de sa pensée.

Avec les contributions de Jan Baetens, Félix Barancy, Jean-Baptiste Barrolier, René-Pierre Colin, Jean-François Delahaut, Guy Delhasse, Luc Delisse, Francis Delpérée, Renaud Denuit, Christopher Gérard, Tony Gheeraert, Emmanuel Godo, Pierre Guérande, Tanguy Habrand, Julien Hervier, Jean Jaumaux, Armel Job, Jean Lacroix, Pierre Lyraud, Arnaud Massin, Jerónimo Molina Cano, Adolphe Nyenholtz, Laurence Plazenet, Frédéric Saenen, Tetsuya Shirokawa, Laurent Throuvin, Francis Van Dam, Anne-Claire Volongo

Avec un article inédit de Franz Hellens sur Blaise Pascal

105897 25,00 €



9 782390 613855

ibdoc.com
le portail des bibliothèques universitaires

Revue générale

RÉFLEXION ET CULTURE

Fondée en 1865

SEPTEMBRE 2023

N° 2023/3

Dossier /
Pascal: quatre siècles de pensée

N° 2023/3 – SEPTEMBRE 2023



Dossier / Pascal: quatre siècles de pensée

Revue générale

PUL PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE LOUVAIN

encore qu'une galaxie parmi des milliards d'autres.

C'est effrayant... Comment ne pas sentir dans l'aveu de Pascal l'angoisse qui étreint le cœur de l'homme perdu dans l'immense magma du cosmos comme un grain de sable dans le Sahara? Les exégètes ont beau alléguer que Pascal aurait mis ce cri de détresse dans la bouche de l'incroyant qu'il s'apprêtait à réfuter. L'exclamation est trop sincère, trop marquée par le pronom personnel, pour n'être que le propos d'un adversaire. Pascal est désarçonné: l'univers bien ordonné des anciens philosophes où Dieu avait sa résidence a basculé dans un abîme insondable.

Pascal sent bien que la raison ne saurait rendre raison d'un pareil monde. Tout savant et philosophe qu'il soit, il va faire le choix risqué de la foi malgré tout. Il ouvrira ainsi une brèche dans le mur de la rationalité, par laquelle après lui tenteront de s'échapper, Kierkegaard, Nietzsche, Dostoïevski et quelques autres.

Quoi qu'il en soit du pari que fit Pascal, il reste qu'il a posé avec justesse le défi que présente à chaque être humain le conflit du cœur et de la raison. On trouverait difficilement la même lucidité courageuse dans la littérature d'aujourd'hui. Nos penseurs, athées, cela va sans dire, ont renvoyé la métaphysique aux vieilles lunes, et la morale qu'ils professent le plus souvent n'est plus que la popote d'un bonheur à la petite semaine.

Franz Hellens

« Pascal l'éternel »

Dans ce compte-rendu non daté du *Pascal* de Louis Chaigne (Wesmael-Charlier, 1962), dont les Archives et Musée de la Littérature (AML) conservent un tapuscrit¹, Franz Hellens se livre à une réflexion personnelle sur l'auteur des *Pensées*. La modernité de ce dernier, selon Hellens, tient au fait d'avoir su articuler intellect et émotion, dans des proportions telles que l'homme (ou le poète) ne s'efface jamais derrière le mathématicien. De l'essai de Louis Chaigne, Franz Hellens retient en particulier les éléments de trajectoire, ceux d'une « triple conversion », qui le conduisent à se demander si le pari est acte de foi ou, au contraire, résurgence d'un scepticisme. (*Tangy Habrand*)

On n'en aura jamais fini avec Pascal. Ainsi de tous les perronnages d'envergure. Le vol de l'aigle ne se mesure pas à l'aire des plus hauts sommets. Force et qualité du vol seuls appréciables.

Nul mieux que Pascal, ni plus complètement, ne réunit et

ne confond dans une même personnalité humaine ces deux éléments qui font le génie, l'intellectuel et l'émotif.

Il faut le dire tout de suite : ce penseur d'envergure, ce polémique redoutable, était dans le fond un grand poète, c'est-à-dire le plus généreux des hommes, si générosité suppose réflexion et désintéressement d'âme réunis. Le poète se dissimule volontiers sous la carapace du penseur, malgré tout et toujours présent, mais volontairement préservé de toute atteinte déflorante, trop sensible pour étaler ses ressources d'esprit. Il ne les livre qu'en discontinu. Le rayonnement n'en est que renforcé.

Le physicien ne voit pas plus grand que l'observateur de l'infiniment petit l'œil au microscope. Tous deux voient autrement, par un autre bout. Les deux visions de l'infini se rejoignent et s'équilibrent nécessairement comme les attractions des pôles.

On n'imagine pas un savant chercheur insensible aux éclipses de l'âme.

Je ne sais si le poète Pascal ne dépasse pas par l'imagination et l'audace l'homme de pensée. Le poète est inventeur de chimères, dira-t-on. Les chimères d'invention du mathématicien visionnaire ne font que grandir le créateur des *Pensées*.

Le savant mathématicien et physicien qu'était Pascal, inventeur et précurseur, avait-il conscience des prouesses d'une technique perfectionnée qui enverrait l'homme jusqu'aux planètes lointaines du globe terrestre? Le terme dont l'homme moderne se montre si fier, de cosmonaute, lui eût fait lever les épaules.

L'effort et la curiosité d'un Marco Polo ou d'un Christophe Colomb n'étaient pas moins honorables que ceux des modernes explorateurs et navigateurs du sol et de l'atmosphère.

Pascal a substitué à l'humanisme des textes une sorte de nouvel humanisme « humain » dans sa grandeur et sa modestie. Autant son maître Montaigne exhalait son culte de l'éloquence antique, autant Pascal, toujours fidèle à l'esprit des *Essais*, reportait ses goûts sur le fait humain de tous les temps.

Homme complet, Pascal sent vibrer cerveau et âme dans les mêmes cordes de l'instrument sonore. Platon, en bon grec, sonnait davantage à une République idéale de formation humaine qu'à un univers inaccessible, divinement organisé.

Il y a un art de penser, de spéculer, comme un art de construire avec des matériaux physiques. L'un et l'autre supposent l'idée d'un style. Pascal considère l'univers dans son immensité. Poète de l'esprit paraît bien le meilleur titre de sa gloire.

Qu'il ait préféré Port-Royal à la forteresse de Loyola, est preuve de profondeur d'esprit, de sensibilité et de désintéressement total des choses de la politique chères au fondateur de l'Ordre des Jésuites. On peut se demander lequel, de Loyola et de Pascal, eut la conception la plus juste de l'ordre.

Sceptique, Pascal l'est demeuré jusqu'aux frontières formidables de l'inconnu, si simple malgré tout à ses yeux qu'il en a fait l'objet d'un pari.

Je n'écris ceci qu'avec crainte. Lui, si sobre d'expression, approuverait-il le déploiement verbal de ma plume?

Le « Je pense donc je suis » devait éveiller un pli au coin de ces lèvres closes. L'amibe ne pense pas, pourtant elle est et se sent être.

S'il est donc un auteur constamment à l'ordre du jour, c'est assurément celui des *Pensées*. Sans doute parce qu'il n'est pas seulement un auteur, mais avant tout un homme. Parce que dans l'histoire, sa pensée et sa sensibilité évoluent parallèlement. On saisiserait difficilement l'une sans l'autre.

Aussi toute biographie nouvelle de l'homme Pascal, si elle n'est le fait d'un esprit quelque peu voyant dans le sens de l'inférieur, n'a que peu de chance de nous éclairer un peu plus sur cette entité humaine à la fois ondoyante et ferme. Ce n'est pas le cas du *Pascal* de Louis Chaigne publié en 1966.

Au juste, il ne s'agit pas d'une biographie nouvelle, ni même augmentée et renouvelée. Ce que l'auteur a voulu tenter, nous prévient-il, c'est « un éclairage sur l'évolution religieuse » de

l'auteur des *Pensées*. Il explique, avec raison et courage, qu'il n'a cherché en se servant du terme de « conversion » dans son ouvrage, qu'à « simplifier ». Ajoutant (ce qui me semble important pour la suite de l'étude) : « Pascal fut trop "de Dieu" pour être "du monde", et trop "du monde" pour être "de Dieu". »

Cette remarque confère au terme « conversion » un sens particulier qu'il s'agit de définir. Aussi bien l'auteur ne voit-il pas dans le cas de Pascal une conversion à sens unique, mais triple : trois étapes, dont la dernière, pour définitive qu'elle se présente en son expression, ne laisse pas de garder tout le mystère du drame intérieur qui s'est joué et dont les échos se répercutent dans les cavernes de l'âme et de l'esprit du penseur.

Une autre remarque du biographe oblige à la réplique : « Intensement religieux, Pascal ne paraît pas avoir été mystique. » Ainsi d'un autre physicien, d'aujourd'hui, penseur à ses heures : Einstein ; et de son propre aveu.

Une suggestion de cet ordre laisse de la bride à la méditation. Enfin, citons encore ceci, que nous dit l'auteur : « La victoire de Pascal, et son prestige, sont ceux des raisons du cœur sur les griseries de l'intelligence ». Cette remarque explique peut-être pourquoi, dans tout son ouvrage, le biographe ne fait aucune allusion au pari.

Simplifier n'est jamais opération aisée ; avec Pascal, moins que jamais. L'âme du grand homme, du profond penseur, se sent assez de contradictions, toutes apparentes qu'elles soient, pour pencher du côté du doute. Les trois « conversions » en sont à la fois témoignages et constats. Elles vont faire la clarté sur le débat final de l'intelligence rationnelle et la sensibilité éveillée.

Dès dix-huit ans, Pascal connaît la grande passion physique de sa vie : la maladie, dont il saura faire son esclave. Les premières atteintes aussi des doctrines religieuses « novellistes » d'un Jansenius et des solitaires de Port-Royal, se font sentir ; ce que le biographe nomme pittoresquement : « La contagion sacrée ». Pascal lit le *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* d'Armand d'Andilly. Le terme « réformation » est déjà

proche, chez Blaise, de conversion. Ensuite, ce sont les *Lettres spirituelles* de Saint-Lyran, où il est question du destin intérieur de l'homme. Dans les progrès de son mal physique, Blaise éprouvait sans doute le pressentiment d'une mort prématurée, y voyait une raison, non de brûler l'étape : plutôt de se hâter vers une conclusion.

Le problème ainsi posé demeure dans toute sa complexité, humaine autant que spirituelle. Pour illustrer cette période, le biographe rappelle le « plaidoyer » de Jacqueline Pascal en faveur de Dieu, contre son frère, non incroyant, mais balancé dans les affres du doute. S'adressant à Blaise qui lui a demandé de surseoir à sa décision de quitter le monde ordinaire pour s'entourer dans le monastère, Jacqueline répond : « Ne m'ôrez pas ce que vous n'êtes pas capable de donner. » Ce ton cornélien a dû toucher le frère. La scène de la cérémonie de prise du voile se place ensuite comme un épisode déterminant. Pascal s'y rend « fort outré », avec un grand mal de tête. Mais bientôt, « fort adouci », et sans doute la contemplation de la sœur bien-aimée, désormais séparée du monde, a-t-elle fait impression sur lui.

Mais que ne reste-t-il à faire ? Le père de Blaise, homme d'un rare bon sens, avait enseigné à ses enfants que l'homme intelligent doit faire une séparation entre la raison et le sentiment. (Je me souviens, à propos, que mon père à moi, homme de science positive, me dit un jour avoir, une fois pour toutes, placé ses croyances d'éducation et d'école « dans un tiroir », dont il avait rejeté la clef.) Pascal n'oubliera jamais ce précepte, certes sage quand il s'adresse à l'homme de réflexion et de sens. Mais la rigidité d'une pareille conduite d'esprit ne lui échappe pas ; l'homme de cœur qu'il est ne peut se tenir sur la corde raide. Du reste, la science que cultive Pascal, toute de calcul, et qui veut de force le conduire, se heurtera toujours aux exigences plus sûres du sentiment.

C'est alors, comme l'écrit le biographe, que Pascal « connaît les effets de la souffrance créatrice, se penche sur le mystère de la destinée, approfondit le drame de son cœur partagé entre le

surnaturel et le monde».

Le troisième acte de la tragédie pascalienne est aussi la phase, le tableau animé le plus positif de l'action : c'est la « conversion » de la tendresse, de l'amour de l'homme et l'abandon de toute autre ambition que celle de la charité dans le sens à la fois modeste et élevé du terme. « Il s'enrichit, dit le biographe, des vraies richesses en consentant à l'anéantissement de sa personne. » Avant tout, c'est le renoncement au passé, dans la mesure du possible.

Pascal a-t-il anéanti en lui l'enseignement de Montaigne, le plus intelligent, le plus clairvoyant à ses yeux, sinon le plus précieux, qui fit telle impression sur la pensée de sa jeunesse ? Il faut croire que les *Essais* et le livre d'Épictète, s'ils ne lui suffisaient plus, demeurèrent jusqu'au bout, sinon ses ouvrages de chevet, un souvenir qui continua de peser sur le comportement de sa pensée. Et, qui sait, sur le fond même ?

Car, enfin, la raison du pari demeure une énigme indéchiffrable dans le comportement spirituel du solitaire de Port-Royal. Marque un aboutissement, un aveu d'impuissance, d'échec ; à moins qu'il ne soit le signe suprême d'une méditation soutenue, poussée à la dernière limite du possible ?

La question, à la suite des *Pensées*, reste posée : faut-il que l'homme intelligent, de bon sens, et de droiture, parie sur l'au-delà ? S'abstenir de parier ne serait-ce pas preuve plus utile (et moyen plus reposant) de bon sens et d'intelligence ? S'aliéner sur les lois tangibles de la nature n'est pas obligation acceptée d'une abstention de penser. La pensée de Pascal pose les principes ; intermittente, alternative, comme elle se montre et se résigne à être, non pas faute de temps pour aboutir à une conclusion large, universelle, elle ne contient pas moins de raisons de croire parce qu'elle finit dans la facilité du pari.

Un pari est toujours tributaire du hasard, même si, dans l'espoir de gagner, l'homme s'y dépense, corps et âme. Parier, comme fait Pascal, est-ce preuve de foi solide ou retour à un certain scepticisme, à une crainte de faillibilité ? Si la décision du

pari est *post-mortem*, comment décider si le parieur gagne ou perd ?

Disons que Pascal nous semble, en tous cas, preuve vivante d'absolue bonne foi. Et de total désintéressement.